

**Quand la lettre brise lalangue**  
**Guilermana DIAZ<sup>1</sup>**  
**Traduction de J. Nassif**

Lors d'une fête enfantine, ma fille attendait le cadeau que ce jour laisse espérer. L'occurrence voulut qu'on y ajoutât cette fois une feuille de papier avec des dessins réalisés par les adultes présents à la réunion. Quand elle se trouva, suivant son expression, "avec la lettre" (carta) en mains, elle émit à ma surprise l'explication suivante. Elle dit, confrontée au dessin d'une fleur: "celle-là, c'est le grand- père qui l'a faite: moi, je le sais, parce que je le reconnais à sa lettre

(letra)". Que la lettre puisse être un dessin, cela peut être le résultat de beaucoup de temps de travail et de recherche ou simplement la conséquence de l'intuition qu'une vérité est ainsi mise en jeu; chaque fois qu'il est possible de localiser une marque personnelle, la trace distinctive ou le trait susceptible d'individualiser l'auteur, nous pouvons dire que c'est là qu'est présente sa lettre.

À la différence de ce qui advient dans le discours courant, où le statut de la lettre est d'être indifféremment propre ou impropre, héritée ou copiée, notre pratique est une de celles où le thème de la lettre, non seulement concerne le sujet, mais interroge et questionne la valeur et l'usage qui en est fait.

Or quelle est la spécificité de la lettre qui se produit au cours d'une analyse? De quelle lettre s'agit-il quand nous parlons de quelqu'un qui s'approprie de sa lettre, pour se nommer AUTEUR?

Y a-t-il quelque relation entre cet auteur et le s'autoriser comme analyste?

La formulation de ces questions m'encourage aujourd'hui à poser qu'existe un rapport entre le passage d'analysant à analyste et la production d'une lettre comme moyen de limiter la divinisation de l'inconscient.

Partant d'une idée communément admise: pour ce qui est du déroulement d'une analyse, il revient à l'analysant de mener la tâche et à l'analyste de poser l'acte, j'avance ce qui sera mon hypothèse: le passage d'analysant à analyste se produit dans la mesure où se génère une lettre qui casse Lalangue.

Cette lettre, en tant qu'écriture inédite, rend le sujet capable de faire de son nom propre un nom commun.

---

<sup>1</sup> G. Diaz est psychanalyste à Buenos Aires. Elle est cependant la représentante à Convergence d'une association de Rosario, sa ville d'origine, l'Escuela Sigmund Freud.

NINA

Quand elle était enfant, ils l'emmenèrent à un concours de beauté.

Le titre de "reine" lui fut adjugé. Promenée tout un jour dans un carrosse, elle porta pour de longues années le poids de la couronne et traîna après elle un char-carrosse, croyant que c'était cela qui constituait désormais son identité.

Elle a recours à l'analyse, quand elle ne peut plus supporter l'angoisse que génère une vie n'ayant pas de sens, alors qu'elle ne parvient pas à trouver quelque chose qu'il lui plairait de faire. Je souligne cc faire.

Avoir constitué sa propre famille, tout comme le fait d'avoir obtenu un titre dans les lettres, ne la soulageaient pas du malaise de la vie quotidienne.

Elle détestait le travail de maîtresse de maison dans lequel elle était restée confinée, ne parvenant pas à trouver le courage de soutenir n'importe quelle autre tâche, si bien qu'elle se trouvait empêchée de sortir de cette place. N'importe quelle tentative déchaînait en elle une angoisse mortelle.

Son père lui avait transmis, d'une part, la passion pour la connaissance et l'aventure, mais, de l'autre, une sentence : "les femmes, à la cuisine!" Dans une certaine circonstance lui-même détruisit ses livres. Quant à elle, partagée entre la soumission à l'oukase et la rébellion, elle lisait à la cuisine.

Le désir de savoir s'imposait comme une transaction. Elle pouvait passer des heures à lire théories, poèmes ou textes des autres. Elle atteignait ainsi au paroxysme de la jouissance.

Il y eut un temps où elle commença à produire ses propres textes, mais elle ne pouvait pas les montrer.

Son amour du savoir fit place à l'amour de transfert.

Et, après s'être mise en analyse, elle opéra un transfert de sa passion de la lecture en une passion pour le signifiant.

Durant un temps, l'unique travail qu'elle pouvait accomplir était sa tâche d'analysante. Souvent, elle répétait : "Je suis certaine que, si ç'avait été pour survivre, je n'aurais pas eu de problèmes pour trouver du travail!"

Des interventions du genre : "pour survivre, oui, mais pas pour vivre" ; ou : "Comment une reine pourrait-elle aller travailler?" ne faisaient rien de plus que surajouter à sa souffrance une couche de savoir. Même quand celles-ci parvenaient à faire surgir des sens nouveaux, cela lui était insuffisant.

Il y a dans l'analyse un temps où l'on apprend à lire, mais cette étape n'est pas équivalente à celle où la lettre s'écrit. Quand s'atteint le moment où de la lettre se produit, il devient possible d'interpréter la différence sexuelle. Le silence imposé par l'identification à l'objet se rompt.

La première écriture, celle qui habite le sujet est l'écriture de la chaîne signifiante. Cette première écriture reste en relation avec la première forme humaine, celle-là même qui dépend nécessairement des signifiants de l'Autre. C'est ce qui fonde l'inconscient.

Dans une analyse, il ne s'agit pas seulement du déploiement de l'inconscient. Il s'agit d'un travail dans lequel une langue se superpose à une autre langue, ce qui suppose un double mouvement: d'un côté, déployer, multiplier les sens nouveaux, la langue parlée s'étendant comme un savoir qui surplombe (l'ordre dit de)<sup>2</sup> "lalangue". D'un autre côté, il sera tout aussi nécessaire de forer, de trouser, de limiter ce savoir, pour le mettre en situation d'extériorité par rapport au sujet.

---

<sup>2</sup> Mots rajoutés par mol pour éviter la lourdeur de l'article placé avant "lalangue"

C'est ce travail qui produit une lettre qui impose une autre écriture, différente de celle qui vient par le moyen du signifiant. Une nouvelle écriture qui permet aussi d'imaginer sur un mode nouveau.

Ainsi, ce qui se déploie de l'Inconscient est amené, avec la lettre, à se mettre au service d'un travail de réduction de l'Inconscient.

Travailler seulement dans la direction du déploiement signifiant permet peut-être de parvenir à situer la position du sujet dans le fantasme, mais fait de l'analyse une pratique inachevable.

Nina fut une analysante qui me fit découvrir cela.

Le fragment clinique que je soumetts aujourd'hui comporte un temps d'excès dans la production de savoir inconscient et aussi la trouvaille de son sommet.

Cet excès se donnait à lire sous différents modes.

Un de ces modes consistait à exhiber une défaillance du savoir. Ne pouvant plus rien faire pour s'en servir, cette défaillance produisait chez elle une angoisse débordante.

Une autre forme se présentait, quand elle produisait des formations de l'inconscient en excès. Dans notre jargon, c'était cette fois le savoir inconscient qui trouvait le moyen d'être contourné par un excès.

À différentes reprises, elle apportait le récit de deux et même de trois rêves.

Évidemment, après un temps d'analyse et de travail avec ce matériel, l'analysante elle-même se mettait à apporter des occurrences et des souvenirs du jour antérieur, des interprétations touchant certaines scènes, elle indiquait parfois un point énigmatique. En d'autres termes, elle s'était appropriée les moyens que Freud nous a donnés pour trouver l'accès à l'énonciation du rêveur, mais cela n'avait pour résultat que la constitution d'un réseau sémiotique infini. Il y avait une disproportion entre ce qu'elle produisait comme savoir inconscient et ce qu'elle faisait de cette production.

À un moment donné, elle relate deux rêves à contenus très différents: dans l'un, il s'agissait d'un bébé avec un bleu sur le visage, des garçons l'ayant laissé tomber, elle-même arrivait venant d'un autre lieu.

L'autre rêve contenait beaucoup d'éléments: différentes maisons, des corridors, beaucoup de monde, une fête, un professeur d'Université, la rêveuse, le lapin Bugs Bunny...

L'intervention se borna à dire: "*ce qui se répète dans les deux rêves, c'est b... b..*". Le disant, je mettais l'accent sur la prononciation, non sur le sens. Ce qui se répète dans les deux rêves, c'est un son. Je fais entendre par ma lecture les b.. .b... de Bugs Bunny et de bébé.

Je dois reconnaître que ce ne fut pas sans surprise que je m'écoutai prononçant ces lettres. Il ne se produisit à ce moment aucune association ou production de l'analysante pouvant confirmer que cela avait à voir avec elle. Je continuai cependant à soutenir avec insistance ce même type d'interventions.

Pourrions-nous les appeler interventions asémantiques ?

Dans ce contexte, elle produit un nouveau souvenir qui marque une étape décisive: elle ne s'était jamais procuré un travail par elle-même; toujours, c'était un autre qui l'avait fait pour elle. Le souvenir se rapportait à sa première expérience de travail: on l'avait appelée (pour le lui proposer), alors qu'elle n'était pas à la maison. Une autre répond pour elle - la mère - et s'engage pour qu'elle soit présente.

Elle enchaîne: "*Moi, le titre que je ne supporte pas, c'est celui de travailleuse (trabajadora), parce que ce titre dit à quel point je suis travaillée par ma mère.*" Le nom de sa mère est: Dora. Elle dit: "*trabaja- Dora.. Dora travaille Nina.*" De travaillée par la langue

maternelle, elle se met à travailler la lettre, à se tailler une lettre.

À partir de là se développe la séquence suivante: Nina reprend le rêve relaté et dit que, pour elle, le plus important, c'est le dessin des oreilles du lapin Bugs Bunny, et elle fait un geste pour les dessiner en l'air.

*"C'est l'image des premières lettres, comme lorsque se font ces dessins. Le mouvement de la main écrit dans l'air le dessin de la lettre."*<sup>3</sup>

- *"Réduplication de la lettre, dit-elle: cette lettre se trouve dans mon nom, mais maintenant, cela implique une division."*

Cette lettre initiale de son nom, qui, présente depuis la génération de, son arrière-grand-mère, la faisait participer à une généalogie qui prétendait jusqu'à ce moment - apparaître comme exclusivement maternelle, elle découvre maintenant qu'elle se trouve aussi dans le nom du père, et dans une situation telle que, du fait de se trouver à la place d'une autre lettre, cela entraîne que le nom du père devienne un nom bizarre, peu commun.

Cette lettre devenue passée parce qu'elle était déjà écrite, prend alors une dimension différente. Que, dans ce cas, la nouvelle écriture enserme littéralement une lettre, obéit à la spécificité du matériel. Il ne s'agit plus de la lettre de l'abécédaire, il s'agit du support matériel que prêtent, dans ce cas, certaines lettres.

Une lettre se réalise ainsi, et cela ne va pas sans conséquences. Un rêve en témoigne:

- *"Je suis dans une réunion de travail, en train de discuter de questions d'argent, payement ou tarif."*

- *Moi, j'ai une position de contestataire.*

- *Il y a un homme âgé, quelqu'un qui a beaucoup de prestige, qui s'y oppose.*

- *Une collègue, elle aussi reconnue, soutient l'opinion de "l'homme âgé."*

- *Il dit quelque chose du genre il y a un seul...*

- *Malgré "opposition qu'ils manifestent, je soutiens mon opinion: il s'agit de quelqu'un qui se distingue du reste."*

- *Je parlais, j'expliquais, et ils se retrouvaient d'accord avec moi.*

- *Je peux dire non"*

En réalité, elle peut dire non, au moins trois fois:

a) non, dans sa position initiale de contestataire;

b) non dans le soutien de sa position par rapport aux plus âgés;

c) non qui se rend manifeste dans le fait de passer au public.

À partir de ce moment se produisit quelque chose de différent, mais ayant l'aspect vertigineux d'un tourbillon.

Tout devenait différent: ses craintes, ses pudeurs, ses symptômes, la signification de ses souffrances.

Ses réponses aussi s'épinglaient d'une manière différente: *"Soudain j'ai eu une illumination."*

Survient un temps où elle s'autorise non seulement à travailler, mais à rendre publics ses écrits.

- *"C'est une décision riche de possibilités."*

Je voudrais préciser, à ce niveau de mon exposé, que ce mouvement n'est pas différent de celui que nous avons mentionné, quand nous nous sommes référés à l'efficace de l'Acte analytique.

---

<sup>3</sup> On peut sans doute imaginer que Nina, si c'est son véritable prénom, dessine en l'air les jambages des deux N qu'il comporte. On m'a fait aussi remarquer que le B, si on le couche et que la barre verticale se met à l'horizontale, représente exactement les deux oreilles du lapin. (Note de J.N.)

Quand un tel acte se produit, le sujet n'est déjà plus le même. Nous avons affaire à un avant et un après qui modifie toute la perspective.

Et cela arrive parfois quand, en tant qu'analystes, nous nous trouvons à la hauteur de notre fonction et qu'une intervention produit ce mouvement qui n'est pas quelconque, qui est un saut, une torsion, ou un tournant.

On sait sous quelles conditions se produit un acte: maintenant, il reste à ajouter qui est l'agent de cet acte.

Ma réponse, en relation au présent fragment, est que, celui qui le produit, c'est celui qui jusqu'à présent était en position d'analysant.

- "*En fin de compte, quelque chose s'est passé*", dit-elle, et elle énonce les pas qu'elle a franchi.

J'assiste avec ma présence à cette opération. Je ne réfute ni ne confirme, je pourrais dire que j'accepte qu'elle se fasse l'auteur de sa décision, sachant que ma présence a déjà une autre valeur.

Quand cela se produit, dans le fait même de pouvoir écrire d'une autre façon ce qui a été écrit déjà, cela annonce la présence de l'A UT EU R.

On passe de:

- une belle image, à de belles images;
- de: "*mère, puis-je ?*", à: "*mère, je puis!*";
- du Titre dans l'absolu, à un titre parmi d'autres.

C'est le passage d'analysant à analyste qui se produit avec l'apparition d'une lettre qui ne se donne plus à lire.

Avec cette lettre, on FAIT.

\*\*\*\*

## Postface

Vouloir s'ériger en auteur de l'alphabet signe, on le sait, un des délires que la mégalomanie peut inspirer à un pays, quand il a tout perdu. Je pense, bien sûr, ici au nationalisme libanais.

Mais se prétendre l'auteur d'une lettre n'est-il pas tout autant pour un sujet le signe que ses pieds n'entrent plus dans ses chaussures et qu'il va falloir s'employer à les retenir à la terre, de peur qu'il ne se prenne pour un ange?

C'est pourtant à énoncer ce genre d'idée farfelue que se consacre le discours de l'auteur qu'on vient de lire, une analyste qui s'essaye avec honnêteté et modestie à rendre compte de l'issue d'une analyse avec les moyens conceptuels du bord.

L'idée qui lui vient que quelqu'un puisse être reconnu à sa lettre ou que l'on puisse devenir auteur d'une lettre est cependant une thèse suffisamment paradoxale pour que sa facture me donne le sentiment que son appartenance à la psychanalyse peut être parlée même attestée.

Et que l'on ne me fasse pas dire que son auteur est ainsi passée du côté de la graphologie et de ses nombreux abus et méfaits, dans les cabinets de recrutement, par exemple. Il est bien évident que le mot de "lettre" est délesté sous sa plume de tout support matériel.

Il veut simplement dire à mon sens qu'est attesté par son emploi le retour du visible dans la sphère d'une pratique entièrement consacrée - et même normée - par l'audible de la langue parlée dont elle ne sort qu'en de très rares occasions.

Quand de l'écriture, au sens propre, passe entre les mains de l'analysant pour parvenir à celles de l'analyste, ces personnes savent, l'une comme l'autre, qu'une limite a été transgressée, faisant d'une part passer l'analyste dans l'anonymat de la position du lecteur, faisant d'autre part basculer l'analysant dans une position de semblant: celle du solipsisme d'un *écrivain*.

Car je ne sais pas désigner autrement que par ce néologisme celui qui se met à écrire ailleurs ce qu'il devrait dire dans un lieu où il se réunit avec un autre pour que toutes ses pensées passent en paroles, nécessairement adressées à lui, même s'il ne parvient pas à les lui dire toutes.

Est-ce à dire pour autant, comme le pense G. Diaz, que toutes ces paroles restent dans le cadre de "lalangue", en un mot donc, puisque Lacan s'est amusé un jour à lancer cette frivolité, pour désigner l'objet de la "linguistique" (néologisme à mon sens plus facilement justifiable) qu'il distinguait d'un même geste de la linguistique?

Je ne sais pas pourquoi nos collègues argentins<sup>4</sup> se laissent aussi facilement piéger, dans l'auberge espagnole du Séminaire, par ce concept pataphysique de "lalangue". Une chose est sûre, c'est qu'il leur plaît de lui faire occuper la place du repoussoir de leur pratique de la lettre, lb même où Lacan pensait en faire un point de libération par rapport à l'emprise qu'exerçait alors la linguistique, comme "science pilote".

C'est ainsi que G. Diaz semble assimiler ce concept à celui de "compétence" du locuteur, une compétence simplement étendue à ces "performances" qui consistent à jouer avec les mots dans le cadre de la pratique analytique, pour en faire surgir des sens nouveaux.

Il arrive cependant que le savoir ainsi acquis soit confronté à quelque chose qui le déborde de l'extérieur, puisqu'il ne s'agirait plus d'un savoir ancré dans les mots parlés, mais d'une vision qui impliquerait que de la lettre vienne se lire, là où il n'y avait que de la gesticulation ou des tentatives de traduction dans les mots des images d'un rêve.

Une telle lettre, si le concept peut en être admis, supposerait une écriture disjointe de celle qui a été cimentée dans les fondations de l'apprentissage de la langue parlée, puisqu'elle serait plutôt induite par la ré-appropriation du geste sous-jacent à toute nomination, un geste qui ne peut que renvoyer, dans l'asémantique ou le translinguistique, à toute une histoire non-dite et dont seule une analyse a pu parvenir à reproduire les traces, pour les rendre un jour lisibles, à partir de cet idiolecte forgé dans le cadre privé et intransmissible d'une analyse.

Cette lecture, qui se fait essentiellement lecture du nom, serait du même pas une renomination de l'analyse elle-même, dont l'acte se transmettrait, pour ce qui est de situer son origine, de l'analyste à l'analysant, redevenu par là même auteur.

Je me suis borné jusqu'ici à reproduire les avancées de G. Diaz, pour faire qu'elle soit mieux entendue. Est-ce à dire que je partage ses formulations et que je reprendrais à mon compte sa théorie de la fin d'une analyse?

Qu'il faille pour elle déboucher sur "une lettre qui ne se donne plus à lire", mais qui ouvre les voies d'un "faire", et qu'elle prétende en tout cas l'avoir découvert grâce à l'analyse de Nina, cela me détermine pour le moins à prendre suffisamment en compte sa proposition, pour avoir envie de la traduire dans ma langue.

---

<sup>4</sup> Puisque Junger aussi dans l'article que j'ai aussi traduit dans une précédente livraison du Bulletin..

Mais cela me détermine surtout à retransmettre ainsi la question qu'elle me pose, à d'autres qui travaillent dans la communauté d'analystes à laquelle j'appartiens, pour que d'autres témoignages encore fassent éventuellement écho à sa thèse.

La question que je lui adresse quant à moi concerne le fait qu'il ait fallu qu'elle ait affaire au cas d'un sujet qui se veut écrivain, pour pouvoir découvrir le titre de son texte. Mais peut-on briser la langue de la même façon, si l'on est, par exemple, peintre ou mathématicien?

Et lorsque cette nécessité de borner la langue par du visible se propose en concept pouvant désigner ce qui se passe dans les fins de partie, faut-il pour autant y voir le seul moyen permettant de restituer à l'analysant la paternité de l'acte (analytique certes, mais pas seulement!), en lui octroyant la possibilité de se dire l'auteur d'un nom propre, relu en nom commun?

J. Nassif  
en Mai 98